

dell'Ottocento, comprensibilmente messa in ombra, o spacciata del tutto, nel caldo di una polemica, ma non indegna di attenzione, sia ai fini di un piú esatto giudizio sul pensiero italiano *fin de siècle*, sia in funzione di una nuova 'lettura' di Vico stesso. Come si osservava in principio, una postilla, alla proposta di Piovani circa l'edizione delle opere vichiane: anche la mirabile *Bibliografia vichiana* Croce-Nicolini non toglie spazio a un nuovo lavoro.

EUGENIO GARIN

## UNE HYPOTHÈSE SUR BALZAC ET VICO

La présente note n'est que l'aperçu très limité d'une copieuse étude sur un aspect particulier de *Falthurne*, le premier roman de jeunesse de Balzac (1820), inachevé et resté inédit jusqu'à notre époque<sup>1</sup>. L'action du roman débute à Naples, au XII<sup>ème</sup> siècle. Falthurne est une jeune Grecque de taille colossale, manifestement un être androgyne (comme le sera la seconde Falthurne de 1824, première ébauche de *Séraphita*) qui possède une beauté merveilleuse et des pouvoirs occultes hérités des anciens prêtres d'Isis et d'Apollon, des savants indous et des mages chaldéens. Accusée de crimes imaginaires, livrée au « catapan » de Naples pour être mise à mort, elle s'évade par des moyens surnaturels et nous n'avons idée de la suite de ses aventures que par un plan assez confus. P. - G. Castex a vu avec raison dans ce roman un message personnel du jeune Balzac. Le futur auteur de *Louis Lambert* et de *Séraphita* était déjà hanté par les idées de génie, de connaissance, de volonté et de puissance. Et accessoirement par le thème de l'hermaphrodite.

L'auteur supposé du récit est un abbé Savonati, philosophe et savant du XVI<sup>ème</sup> siècle, qui l'a écrit dans un italien parfois obscur, tournant même au « galimatias » ou « galiSavonati », et qui a mêlé la poésie à la prose avec un lyrisme tel que « rien ne lui est comparable ni dans le Tasse ni dans l'Arioste ». Ces commentaires entre guillemets sont du traducteur fictif, M. Matricante, instituteur à Claye-en-Brie, qui tient le manuscrit de son neveu, ex-soldat des armées napoléoniennes d'Italie. Les commentaires de Matricante, tantôt naïfs, tantôt plaisants, voire bouffons (ils rappellent un procédé de Walter Scott), tendent essentiellement à mettre en relief la personnalité « hors-série » de l'abbé Savonati. C'est un dithyrambe continué: « grand génie »; écrivain dont il est souvent « impossible de rendre » les « passages sublimes », dont « on ne saurait trop admirer l'érudition »; « qui a dû lire tous les ouvrages écrits sur la médecine »; dont les oeuvres « sortent sous tous les rapports de la classe ordinaire de tous les ouvrages possibles »; « grand philosophe » qui « possède au suprême degré » l'art « de savoir apercevoir les causes des événements, et surtout d'en tirer des leçons admirables », etc., etc., en somme « un des plus brillants génies de l'Italie ». Il a toutefois « une

<sup>1</sup> *Falthurne*, texte inédit établi et présenté par P. - G. Castex. Paris, 1950.

singulière manière de narrer », mais elle est inséparable de son « originalité ».

Sur le plan des relations sociales, nous apprenons que l'abbé fréquente « la haute société et les dames de qualité » de Savone, sa ville natale, et qu'il « a un faible pour les cardinaux ».

D'autre part, c'est un « homme sans doute célèbre en son pays », mais dont le neveu de l'instituteur « n'a jamais entendu parler dans ses campagnes ». Enfin, l'ex-soldat et Matricante ont découvert un manuscrit qui contient la vie de Savonati écrite par lui-même.

Au physique, « l'abbé Savonati était laid, petit et mal portant, souffrant ». Matricante ajoute: « Mais quelle âme! ».

L'importance et le relief donnés à ce portrait font naturellement penser à l'existence d'un modèle pris non pas dans la réalité contemporaine, mais dans l'histoire de la littérature. S'il fallait réduire à l'essentiel la « définition » de l'abbé Savonati, ne serait-ce pas: « génial philosophe italien, de nature malade, d'une puissante originalité, mais difficile à comprendre, en conséquence méconnu, et même inconnu hors de sa patrie »? Dans le cours des siècles, Jean-Baptiste VICO est le seul qui réponde exactement à cette définition. Il est superflu de souligner pour les vichiens toutes les ressemblances qui viennent d'apparaître entre l'abbé Savonati et le philosophe de Naples. Je préciserai seulement quelques points:

Vico n'était pas abbé, mais il a passé pour l'être (cf. les *Acta eruditorum* de Leipzig, août 1727) et il a failli être théatin. Il a cultivé l'amitié de quelques dames de la haute société napolitaine et recherché la protection de cardinaux comme le futur Clément XII et le cardinal Acquaviva, qualifié de « sfolgorantissimo lume » dans la dédicace de la 3ème édition de *la Scienza nuova*. Dans la seconde partie de *Falthurne*, qui devient en fait la première, à la suite des récentes recherches de René Guise<sup>2</sup>, un cardinal Huberdully est appelé avec une insistance pompeuse « la lumière de l'Eglise ». Enfin, selon le commun témoignage des contemporains, Vico était petit et laid. Quant à son état maladif et souffrant pendant toute sa vie, c'est un fait douloureux bien connu. Par rapport aux termes de Matricante, ces précisions sont d'une grande importance.

L'étude comparative du texte de Balzac et de l'oeuvre de Vico permet toute une série d'autres rapprochements, cette fois dans le domaine des idées et des formes. Mais les plus frappants se trouvent peut-être dans les *Notes philosophiques* et surtout dans la *Dissertation sur l'homme*, écrits balzaciens (sauf les titres) qui sont à peu près de la même époque et constituent en partie une glose métaphysique du roman (plus exactement, celui-ci en serait l'« illustration »). De tels rapprochements sont si nombreux et exigent une analyse si serrée, qu'il est impossible de les exposer tous, même sommairement, dans le cadre de cette Note. En voici seulement quelques exemples:

1) Balzac écrit dans la *Dissertation*: « C'est à la faveur de ces

<sup>2</sup> Le problème de « Falthurne », dans *L'Année Balzacienne*, 1972, p. 3-42.

trois êtres, la sensation, la puissance et l'idée, que l'homme a composé la science, et de la manière dont se construisent en lui ces trois êtres, il porte dans la science soit du génie, soit peu de talent ». On lit chez Vico, dans l'introduction de son ouvrage *De universo juris principio et fine uno* (1720), l'un de ceux qui ont préparé *la Scienza nuova*: « Omnis divinae atque humanae eruditionis elementa tria, nosse, velle, posse; quorum principium unum mens, cujus oculus ratio; cui aeterni veri lumen praebet Deus (...) et ostendam, origine, omnes a Deo provenire, circulo, ad Deum redire omnes; constantia in Deo omnes constare ... »<sup>3</sup>. Notons que la dernière phrase est une paraphrase de Saint Paul: *In Deo vivimus, movemur et sumus*, paroles commentées par le philosophe Sigier dans *Les Proscrits* de Balzac (1831) en présence de Dante. Mais on retrouve dans le discours du docteur médiéval l'idée précise de Vico sur la science qui retourne à Dieu: « Pourquoi — demande le Sigier balzacien — cette intelligence qui commence par les perceptions confuses du marbre, et va, de sphère en sphère, jusqu'à l'homme, jusqu'à l'ange, jusqu'à Dieu? ».

Les trois « êtres » de Balzac et les trois « éléments » de Vico me paraissent exactement comparables. Il est évident que la *connaissance* se fait par la *sensation* et que *pouvoir* et *puissance* sont synonymes. Quant à *vouloir*, est-ce autre chose que *l'idée accomplie de l'acte*? (Vico écrit dans son autobiographie: « Nous sentons en nous la liberté d'agir, nous déterminons par la pensée tout acte du corps »). Du reste, la conception ternaire de Balzac trouvera sa forme parfaite dans *Séraphita*: « L'univers appartient à qui veut, à qui sait, à qui peut prier, mais il faut *vouloir, savoir et pouvoir*... »<sup>4</sup>. Cette fois, ce sont les propres termes de Vico (*nosse, velle, posse*).

2) Balzac écrit dans les *Notes philosophiques*: « Les mots sont la monnaie des choses », puis il reprend et développe cet axiome un peu plus loin en laissant soupçonner qu'il s'agit d'une citation: « Les mots sont la monnaie des choses, c'est très juste, ils représentent nos idées comme la monnaie représente les choses et *lorsqu'on inventa le langage* on était pour les idées dans la même position que le commerce envers les choses. Cette comparaison vaut mieux qu'un raisonnement pour faire sentir que les mots qui représentent les idées simples, *c'est-à-dire celles qui n'ont pas pour fondement des substances visibles et des affections sensibles, ont quelque chose de défectueux et c'est pour cela qu'on ne peut les définir*. C'est une monnaie qui ne représente rien, mais que l'usage et la *convention* ont rendue négociable entre les savants pour asseoir les idées abstraites sur quelque chose ».

Il faut d'abord identifier l'auteur de l'axiome sur les mots « monnaie des choses »: c'est Bacon, dans le *De dignitate et augmentis scientiarum*

<sup>3</sup> *De Uno. De Opera Proloquium (Il diritto universale, ed. Nicolini, Bari, 1936, I, p. 34)*.

<sup>4</sup> *La Comédie humaine*, éd. de M. Bouteron et H. Longnon, t. XXXI, p. 324. Les mots soulignés ici et dans la suite l'ont été par l'auteur de cette Note, pour faire ressortir les ressemblances d'idées et de formes.

(livre VI, chap. 1er). Balzac a donc lu l'ouvrage de Bacon. Ce qu'il dit d'ailleurs de l'invention et de la convention du langage se retrouve chez le philosophe anglais. Mais les ressemblances s'arrêtent là et le développement balzacien de l'axiome paraît original. Cependant, on pourrait en voir la source dans *la Scienza nuova*. Vico écrit: « Les philologues ont admis sans chercher à le prouver que les langues vulgaires ont été *conventionnellement établies* alors qu'en réalité, ayant des origines naturelles, leur signification a été fondée en nature. Ce qui se dégage facilement de l'observation de la langue latine (...); les mots y sont des métaphores tirées d'objets naturels et inspirées soit des *propriétés de ces objets*, soit des *effets qu'ils provoquent sur la sensibilité* (...) Découragés par le grand nombre de termes qui ne donnent des choses qu'une *idée confuse et indistincte*, les grammairiens, dans l'ignorance où ils se sont trouvés de l'origine de ces expressions primitivement parfaitement claires et distinctes, se résignèrent à adopter l'opinion selon laquelle le langage articulé a une *origine conventionnelle* »<sup>5</sup>.

Sans entrer dans les différences dialectiques, on voit très bien les ressemblances d'idées, notamment la distinction entre les « substances visibles » et les « affections sensibles » (Balzac), les « propriétés des objets » et les « effets qu'ils provoquent sur la sensibilité » (Vico); le rapprochement entre les mots qui « ont quelque chose de défectueux », tel qu'« on ne peut les définir » (Balzac) et l'« idée confuse et indistincte » qu'un « grand nombre de termes... donnent des choses » (Vico). En résumé, on a l'impression que Vico a lu Bacon (on en a même la certitude: c'était un de ses trois « auteurs » avec Platon et Tacite, et il mentionne avec admiration le *De augmentis scientiarum* dans son autobiographie) et que Balzac a lu à la fois Bacon et Vico...

3) On relève dans la *Dissertation sur l'homme* ces deux axiomes:

« Il est des peuplades dont le langage est borné à des mots simples. Un seul homme de ces peuplades a une somme de science égale à celle de toute la nation.

« Il est d'autres peuples qui ont peu de mots abstraits. Les nations d'Europe ont presque toutes une langue dont les mots sont multipliés, mais il n'a jamais existé de langue assez riche pour exprimer toutes les sensations de l'homme par des mots ».

Déjà le premier axiome rend un son vichien. Parlant des premiers peuples, des premières langues qui ignoraient l'abstraction et l'écriture, et de la « sagesse vulgaire » qui est la « commune intelligence » ou le « sens commun », Vico aurait pu s'exprimer dans les mêmes termes. Il pense, par exemple, que Solon n'a peut-être pas existé en tant que grand homme, mais qu'il est la personnification des plébéiens d'Athènes, ce qui revient à dire, il me semble, que chaque plébéien d'Athènes a détenu une somme de science, ou tout au moins de « sagesse vulgaire » égale à celle de toute la plèbe.

<sup>5</sup> *La Scienza nuova*, trad. par Ariel Doubine, Paris, 1953, § 444, p. 158.

Mais c'est dans le second axiome que l'on retrouve de façon frappante, presque textuelle, ce passage de Vico: « *Il n'existe point de langue, si riche soit-elle, qui possède autant de mots qu'il existe de choses à désigner* »<sup>6</sup>. Il semble bien qu'il y ait là autre chose qu'une rencontre fortuite d'idées, et que Balzac paraphrase Vico de très près.

4) Cherchant une définition du génie et traitant un peu plus loin de l'influence du climat, Balzac écrit: « On dira que je renouvelle le système des climats ». Cette question a en effet été traitée avant lui par de nombreux auteurs. Mais est-ce une coïncidence si dans *la Scienza nuova*, au paragraphe précédant immédiatement celui qui vient d'être cité, on lit: « Comment expliquer qu'il existe autant de langues vulgaires qu'il existe de peuples? Pour y répondre, nous partirons de cette importante vérité que la diversité des climats ayant contribué à la formation de tempéraments fort différents, il en est résulté des us et coutumes variables de peuple à peuple; et cette diversité de tempéraments et de moeurs a entraîné une diversité de langues »? On constate un parallélisme entre la démarche de la pensée du jeune Balzac et celle de la pensée vichienne.

Le développement donné à ces quelques exemples et le nombre considérable des rapprochements possibles ne me permettent pas de m'étendre davantage ici. D'autres questions importantes seraient à examiner: Balzac savait-il l'italien? Qui (V. Cousin?) l'a initié à *la Scienza nuova* quatre ans au moins avant Michelet, le premier traducteur français de l'oeuvre de Vico? On ne peut y répondre que par des hypothèses, mais je les crois susceptibles d'ouvrir la voie à de fructueuses recherches.

En outre, il sera particulièrement intéressant d'étudier l'influence probable des idées de Vico sur la conversion du libéral Balzac, vers 1830, à la *Religion* et à la *Monarchie*, ces deux « Vérités éternelles » à la lumière desquelles il disait écrire *la Comédie humaine*, où le nom du philosophe italien est mentionné à trois reprises avec une grande considération. Il apparaît aussi dans la *Lettre aux Ecrivains français du XIXème siècle* (1834 et non 1824 comme l'a indiqué B. Croce par suite d'une erreur purement visuelle)<sup>7</sup>. Enfin on lit dans les *Notes... sur la propriété littéraire* (1841) une phrase curieuse: « Il est impossible à quelque génie que ce soit de se prétendre inventeur d'une pensée. Sous ce point de vue, la pensée est publique (...) *Tout le monde peut avoir la pensée de Vico...* »<sup>8</sup>. Il y a peut-être là une justification rétrospective sujette à caution, pour le moins la reconnaissance d'une similitude d'idées dont nous avons vu quelques exemples troublants.

Il n'est pas jusqu'au nom étrange de Falturne qui ne pût devoir son existence à *la Scienza nuova*. Pour expliquer ce nom, Balzac a visiblement inventé après coup une étymologie grecque: φάλος τύραννος,

<sup>6</sup> Op. cit., § 446, p. 160.

<sup>7</sup> CROCE e NICOLINI, *Bibliografia vichiana*, Napoli, 1947, vol. I, p. 488.

<sup>8</sup> Ed. de Bouteron et Longnon, *Oeuvres diverses*, Paris, 1940, t. III, p. 425.

qui laisse sceptiques les hellénistes comme les balzaciens. Il avait primitivement écrit: *Falturne*. Comme Stendhal, il était fêru d'anagrammes onomastiques. Le titre de *la Scienza nuova*, par son apparence ésotérique, l'a peut-être particulièrement frappé et incité à en tirer successivement *Ars nova* (où l'on retrouve six des huit lettres de *Savonati*), puis « L'Art neuf » et enfin, par anagramme, « Falturne », le nom, aussi bien que la personne de l'héroïne, incarnant son « message » philosophique.

On pense à l'idée de « science nouvelle » si fréquemment exprimée dans *Louis Lambert* et dans *Séraphita*, et par exemple au jeune Louis réfléchissant devant la réalité d'un paysage vu en rêve, se frappant le front et s'écriant: « N'y aurait-il pas une *nouvelle science* dans ce phénomène? ».

EDMOND BRUA

### SUGLI SCRITTI VICHIANI DI N. TOMMASEO

L'incontro con Vico di Niccolò Tommaseo può essere datato, attraverso le *Memorie*, al 1822, in quell'anno cioè in cui, terminati gli studi a Padova e a Venezia, era tornato a Sebenico occupandosi in letture ostinatissime e disparate<sup>1</sup>, un modo come reagire all'insofferenza e al cruccio che gli procurava lo « inameno paese ». Tra il '22 e il '23 rilegge il Vico: « Il verno passai leggendo... le opere di Machiavelli... il Vico di nuovo, i cui pensieri piuttosto di comandare ai miei, servivano; e il Bonnet, e il Malebranche, e il Gravina che molto mi piacque... e Mario Pagano che punto. L'idea destatemi da tali letture, notavo; e in Omero segnatamente studiavo secondo il Vico, l'infanzia della vita civile »<sup>2</sup>. Una terza testimonianza risale al 1825-26, al periodo di Milano e del sodalizio col Rosmini, dove in Vico rinviene i modi di una filologia che gli era congeniale<sup>3</sup>; da qui in poi sarà lettura frequente, e in particolar modo fino al '39, tanto che non torna più utile segnarne partitamente le tappe.

<sup>1</sup> Cfr. N. TOMMASEO, *Memorie poetiche*, Bari, 1964, p. 79. Nello stesso 1822 (il Tommaseo era appena ventenne) lesse il *Platone in Italia* del Cuoco « il quale mi diletto tanto che mi misi a trascriverlo, e ad illustrarlo con note erudite. Quel libro (leggiero se vuoi) m'innamorò più che mai dell'Italia, delle sue tradizioni antichissime, e di tutte le età che precedettero l'era storica, età piene di religione e di poesia » (ivi, p. 70); ma il Cuoco e il Lomonaco, tramite obbligato per raggiungere Vico nel primo Ottocento, non fornirono al Tommaseo alcun suggerimento in questo senso, non solo perché la scoperta di Vico nel '22 non era più fresca, ma perché la lettura tommaseiana di Vico fu singolarmente sua e in chiave cattolica.

<sup>2</sup> Cfr. *Memorie poetiche*, cit., p. 95.

<sup>3</sup> Cfr. *Memorie poetiche*, cit., p. 178: « Poi mi diedi a... notare le bellezze o bruttezze morali de' vecchi Latini, giudicandole con le norme d'una morale più alta »; p. 185: « Questi medesimi studii con intendimenti filosofici tentando al modo del Vico, raccoglievo dolcissime verità; e per esempio l'usar che i Latini facevano *operari* o *facere* per 'sacrificare' m'indicava che la religione agli antichi era l'azione per eccellenza; e il modo *sic se res habet* mi diceva che la realtà possiede in certa guisa sé stessa, ha in sé la ragione di sé, donde viene che la verità somma cioè ragione di tutte, è unica, è Dio... Dall'etimologia di *privato* deducevo l'egoismo essere negazione, imperfezione. E così discorrendo ».